Downloaded from UvA-DARE, the institutional repository of the University of Amsterdam (UvA)
http://dare.uva.nl/document/82650

File ID	82650
Filename	AVANT-PROPOS

SOURCE (OR PART OF THE FOLLOWING SOURCE):

Type	Dissertation
Title	Imams d'Amsterdam : à travers l'exemple des imams de la diaspora marocaine
Author	O. Cherribi
Faculty	Faculty of Social and Behavioural Sciences
Year	2000
Pages	250

FULL BIBLIOGRAPHIC DETAILS:
http://dare.uva.nl/record/220346

Copyright

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other then for strictly personal, individual use.

UvA-DARE is a service provided by the library of the University of Amsterdam (http://dare.uva.nl)

AVANT-PROPOS

Un beau vendredi d'été, 14 h 30. Je m'apprête à traverser l'Amstel à la hauteur de la Ceintuurbaan. La traversée se fait à bord d'un transbordeur[1] car le pont doit être reconstruit. De l'autre côté du fleuve, un grand nombre de personnes vêtues de djellabas et de kamis blancs attendent leur tour pour la traversée. C'est la sortie de la grande mosquée qui donne sur l'Amstel.

Un petit groupe de femmes portant un foulard, montent, les yeux baissés, à droite du transbordeur, tandis que les hommes s'installent à gauche. Plusieurs Amstellodamois regardent avec stupeur le transbordeur qui arrive au milieu de l'Amstel. « On n'avait jamais vu ça auparavant ! », remarque l'un d'eux. Grâce à la restauration du pont, les gens en djellaba sont devenus « visibles ».

Quelques jours plus tard, les journaux publient les photos de cette traversée exceptionnelle. La télévision, elle non plus, n'a pas manqué l'occasion pour faire un reportage. Par la suite, on dénombrera des centaines de musulmans à chaque traversée. La navette continuera et les clients de la grande mosquée demeureront fidèles au transbordeur. Cette navette constitue pour le monde extérieur une attraction exotique et touristique, tandis que pour les fidèles, elle les conduit vers le lieu de Dieu.

Un jour d'hiver à la Haye. Il fait très froid et une épaisse couche de neige recouvre la grande place gazonnée du Maliveld que des centaines de manifestants marocains commencent à occuper. Un homme se détache de la foule et lance l'appel à la prière. Un groupe d'environ 250 personnes se forme sur deux rangs. Les gens enlèvent leurs chaussures et font leurs ablutions sèches (*tayammum*)[2] avec de la neige. Un imam vêtu d'une djellaba blanche et portant une grande calotte s'avance en direction de La Mecque. Il fait la prière de l'*asr*, dans un silence absolu. On n'entend qu'une phrase : « Allah est Grand », que répète un homme dans chaque rang. La scène n'échappe pas aux policiers stupéfaits[3].

La force de ces images, et l'envie de voir ce qui réside derrière, ont concrétisé mon désir de travailler sur le champ religieux migrant aux Pays-Bas, et plus exactement sur celui des imams marocains. Ce désir existait déjà en moi d'une manière latente en raison du vécu religieux de ma famille - mon grand-père maternel a occupé, notamment à Fès dans les années 40 et 50, une fonction religieuse. Il se réveillait avant le lever du soleil pour faire sa prière, et grâce à lui je me suis familiarisé très tôt avec sa dévotion. Je me souviens de ces matins où les dizaines de muezzins se transformaient en ténors, sopranos ou altos d'un opéra non orchestré et sans chef. Le silence matinal cédait soudain la place à cet « opéra » cacophonique qui perturbait le sommeil de tous les foyers. Ce sont surtout ces voix et ces sons ancrés dans mes souvenirs et interférant avec les images des deux scènes évoquées ci-dessus qui ont suscité mon désir de travailler sur les imams.

Mais un autre événement personnel m'a poussé, plus que jamais, à mener cette recherche : le discours que l'imam prononça aux funérailles de mon oncle, qui s'était établi dans les années soixante à Amsterdam, aux Pays-Bas. Ce prêche fut perçu comme virulent, angoissant et menaçant par tous les membres de ma famille qui assistaient aux funérailles. Il m'a, moi-même, profondément choqué.

La plupart des proches et des amis du défunt étaient présents aux obsèques.
L' imam, tunisien, procéda au rituel du deuil et fit le prêche suivant : « ... Si tu fais du bien dans ta vie, ton "*rūḥ*" (esprit) sort de ton corps comme un cheveu de la patte au moment de la mort. Si c'est le contraire, ton "*rūḥ*" sortira de ton corps comme on fait libérer des épines de la laine. Vous voyez comme c'est difficile. Que Dieu nous protège de ça ! Car chaque moment [dans le processus] de la mort est plus fort que 60 coups d'épée...
« Celui qui vient à la mosquée attirera, quand il meurt, plus de 300 à 400 personnes à ses funérailles. Car les gens le connaissent. Plus le nombre de croyants aux funérailles est élevé, plus il gagnera la grâce de Dieu. Mais quand il y a moins de 40 personnes, comme aujourd'hui, il n'y a pas de pardon (*shafā'*) au Jugement dernier. C'est le destin... Celui qui ne fait pas sa prière est excommunié (incrédule). La prière, c'est le pacte avec Dieu. Elle est meilleure à la mosquée, en particulier la prière de l'aube (*fadjr*). Regardez dans les mosquées à l'aube, vers 3 ou 4 heures du matin. Il n'y a même pas une demi-rangée de croyants qui viennent faire la prière. Le soir, tout le monde veut venir, mais ce n'est pas suffisant. Il faut venir cinq fois par jour. Il y a trois catégories de gens : ceux qui ne font pas la prière; ceux qui font chez eux (à la maison) toutes les prières de la journée en une seule fois; et ceux qui ne font pas la prière collective à la mosquée.(...)

« Toutes ces catégories se composent d'incrédules. Si vous voulez la grâce de Dieu, il faut être présent à la mosquée. Je vais vous raconter l'histoire du châtiment de la tombe (*Aḍḥāb alḲabr*), car il existe : un groupe de gens a voulu enterrer une jeune femme de 20 ans. Quand ils ont commencé à creuser, un grand serpent-diable fait sortir sa tête et leur dit : "J'attends cette femme". Les proches changent de place et commencent à creuser quand la même scène se répète. Un *imām-ālim* demande au serpent-diable d'attendre l'enterrement. Après l'enterrement les gens entendent le crâne et les os de la femme se briser comme du verre. Le frère de la défunte demande à sa mère : " Pourquoi ce serpent-diable torture-t-il ma sœur ? Qu'a-t-elle fait de mal pendant sa vie ?" La mère lui répond : "Ta sœur faisait le ramadan, faisait toutes les prières, sauf celle du *fadjr* (l'aube) !" Chers frères, il faut faire la prière du *fadjr*. Je vous demande de ne pas pleurer, car chaque larme est un morceau de charbon en feu qui brûle le défunt... »

Je souhaiterais partager avec vous ce que j'ai ressenti lors de ce discours et bien longtemps après. Cet imam tunisien m'a chagriné car il ne s'était pas adressé à la famille ni aux enfants du défunt : il avait prononcé un discours impersonnel. Comme si l'essentiel, dans la mort, était de ne pas parler de l'individu, mais de terroriser. Ce fut un prêche de terreur. Si la précarité existe déjà dans la culture d'origine, face au réel de la mort, un discours de ce genre rend les gens encore plus vulnérables. Car ce n'est pas un discours de deuil. En réalité, ce que voulait l'imam c'est que la famille du défunt - et l'assistance - « lui refile du fric » comme si, par ce geste extorqué, le passage du mort vers le paradis allait être facilité.

L'imam est payé par l'assurance que le décédé à prise pour le rapatriement du corps au Maroc. Les fidèles qui assistent aux obsèques ignorent à combien se monte cette indemnité. Il y a donc toute une économie de l'organisation du deuil et des funérailles. Les assurances ont leurs agents qui louent la salle et organisent toute la cérémonie. Elles proposent aussi l'imam à contracter pour le rituel final. Souvent ce sont les mêmes imams qui sont sollicités. Il est intéressant de voir que, même dans ce monde, les connections et les relations jouent un rôle important : par exemple un consultant du service musulman dans un cimetière amstellodamois propose souvent son ami imam originaire de la même ville que lui. Cependant, il y a des gens qui font appel à leur propre imam. Quant à ceux qui ne sont pas assurés, tout se passe dans les mosquées et il n'y a pas de service spécial.

Revenons à notre imam et à son prêche terrifiant. Pourquoi ce discours magique est-il aussi prégnant au sein de l'immigration ? Est-ce la peur fantasmée quotidiennement masquée par la nostalgie du retour ? Est-ce la peur de la mort à l'étranger ? Est-ce la peur de mourir comme un étranger ?

Ce genre de discours magique est un terrain fertile où certains imams laissent libre cours à tous leurs fantasmes. Quand l'imam tient ce discours de terreur, il renvoie les vivants à leur propre mort à venir, ce qui incite ces derniers à donner encore plus d'argent. Je pense qu'il y a une angoisse de la mort au sein de l'immigration et je me demande si le mythe du retour n'est pas profondément travaillé par cette interrogation.

En réfléchissant longuement à ce discours, j'ai constaté que l'imam avait utilisé un thème très ancien du prêche islamique : *Al-wa'd wa al-wa'īd*, ou « les promesses et les menaces ». C'est un thème constant du discours islamique, mais cet imam l'a utilisé à tort et à travers et au mauvais moment. Ce sujet n'est, normalement, jamais traité ainsi pendant les funérailles.

D'où vient ce thème ? Du Coran même, qui regorge de promesses et de menaces. Si l'on remonte aux sources de l'islam, on voit que cette thématique fonctionne comme un mode littéraire utilisée pour stimuler la spiritualité et la droiture. Cet

imam montre qu'il a parfaitement assimilé ce genre, à ceci près qu'il l'a transformé en instrument de pouvoir pour terroriser les fidèles, les attacher à la religion et engendrer une obéissance inconditionnelle en jouant sur la peur. C'est, à mon avis, un exemple de perversion du discours religieux.

L'imam utilise cette thématique pour renforcer sa propre position vis-à-vis des fidèle, se rendre indispensable, et capter totalement leur obéissance par la terreur en manipulant sur le plan de l'imaginaire des notions qui sont familières à l'ensemble des musulmans. Pour authentifier ses propos et montrer qu'il n'invente rien, l'imam cite aux fidèles des versets du Coran qui confirment ses dires. Il utilise, ainsi, un arsenal de mots, de thèmes, de procédures et un arsenal rhétorique. Sa fonction d'imam lui permet de s'adresser aux fidèles avec ce pouvoir et cette autorité, parce que les fidèles sont obligés d'assister à la prière - ou à la cérémonie des funérailles, dans notre cas. L'imam se trouve ainsi dans une position de pouvoir tout à fait considérable, qu'il utilise d'une façon cynique et systématique. Des livres ont été écrits pour fournir aux imams des textes tout faits. Les imams les apprennent par cœur et les utilisent dans toutes les cérémonies.

Tous les imams n'agissent cependant pas de cette manière et il faut se garder de diaboliser leur fonction. En analysant leurs discours j'ai, en effet, trouvé des distinctions. Au Maroc, j'étais habitué à écouter des prêches plus doux lors des funérailles, des naissances ou en d'autres occasions. J'espère donc que cette étude incitera les imams à se regarder dans un miroir et qu'elle aura sur eux un effet libérateur. Mon objectif est de parvenir à délivrer les imams qui vont lire mon travail, des formulations dogmatiques accumulées par les divers groupes socioculturels au cours de l'histoire[4] de l'islam. Selon Mohammed Arkoun, il est impossible de progresser dans la connaissance actuelle de l'islam sans approfondir et sans élargir en permanence la recherche sur l'islam classique[5]. La pensée islamique est, en effet, « trop souvent prisonnière (...) de la répétition, de l'imitation, du moralisme, de l'apologie défensive, de l'idéologie »[6].

A Amsterdam, j'ai eu l'opportunité d'accorder plus d'attention à l'histoire grâce aux cours de Goudsblom sur la sociologie historique, qui m'ont fait découvrir le travail de Norbert Elias. Avec Abram de Swaan, mes connaissances sur la genèse et le fonctionnement de l'Etat-providence se sont accrues et j'ai appris à penser avec un esprit plus critique l'origine ethnique et la religion[7]. A mon arrivée à Amsterdam, j'étais en effet dépourvu de repères, à l'instar d'autres jeunes étrangers à l'époque. Je me suis alors aperçu de mes lacunes, consécutives à un type d'enseignement de l'histoire et à mon appartenance à un pays où la démocratie laissait à désirer. J'ai donc décidé de faire part de mon expérience accumulée depuis, en m'interrogeant sur la situation des imams qui n'ont pas encore trouvé leurs repères à Amsterdam ou

dans d'autres capitales européennes. Car le problème ne se limite pas à Amsterdam uniquement.

J'ai été consultant pendant plusieurs années au Centre amstellodamois pour étrangers (ACB), dans la demeure où Descartes a séjourné quelque temps. J'ai eu l'occasion d'y travailler sur des projets destinés aux jeunes migrants dans le domaine de l'éducation, en particulier sur un projet d'orientation vers la société néerlandaise qui s'adressait à treize imams, dont douze Marocains et un Turc. Par ailleurs, j'ai été présentateur à la radio nationale néerlandaise (NOS), qui diffusait quotidiennement des émissions en arabe dialectal et en berbère. Enfin, j'ai été assistant en formation à la Amsterdamse School voor Social Wetenschappelijk Onderzoek (Ecole amstellodamoise de Recherches en Sciences sociales) de l'Université d'Amsterdam.

Le 17 mai 1994, j'entrais au Parlement néerlandais sur la liste du VVD (Parti libéral). Pour expliquer mon propre engagement, les raisons pour lesquelles j'ai choisi ce parti, je dirai que je porte en moi, du fait même de mon histoire personnelle, le désir d'être libéré de ce qui, dans les sociétés musulmanes, a fonctionné comme des idéologies de perdition[8] depuis la Seconde Guerre mondiale. Je ne peux accepter que ces idéologies de perdition soient perpétuées ou tolérées par de faux discours de droite ou de gauche. J'ai contribué, à partir du Parlement, à ouvrir le dialogue avec les musulmans pour donner à l'islam un vrai droit de cité. Une quarantaine d'imams ont été invités à dialoguer avec des leaders politiques. Par ailleurs, j'ai organisé des séminaires entre représentants musulmans et dirigeants politiques. Mon but est de traquer l'ignorance, que je dénonce chez plusieurs imams et chez certains musulmans, partout où elle se manifeste. Il ne s'agit pas d'arrogance de ma part, j'ai été moi-même victime des mêmes circonstances. J'entends par là, l'histoire de tous les pays au monde qui n'ont pas participé à la production de la modernité européenne au sens démocratique du terme : c'est à dire à un espace libre de citoyenneté. Cette modernité venue avec l'arrogance colonialiste a brisé les codes culturels de tous les pays de la planète en dehors de l'Europe[9]. J'ai fait partie de l'un de ces pays. Je suis désormais solidaire d'un autre pays qui m'a permis d'aller plus loin dans la recherche des lacunes de ma propre histoire. Ce qui ne m'empêche pas de dénoncer les insuffisances de l'histoire de cette modernité. Je suis dans une position de critique, d'amour, et de solidarité historique, aussi bien avec la société victime qu'avec la société « victimisante ». Société victimisante par sa modernité, la manière dont elle l'a appliqué et imposé à d'autres sociétés, et continue de le faire. J'ai senti chez Arkoun[10], Bourdieu, Elias et De Swaan des éléments qui pouvaient me libérer[11]. Leur sociologie est une sociologie de libération et d'émancipation du sujet et du groupe auquel celui-ci appartient. Arkoun parle un langage issu, chez lui aussi, d'une oppression et d'une souffrance à l'égard de tous les décalages qu'il a

ressentis dans sa vie, entre ses origines modestes et ce qu'il a découvert progressivement. C'est, malheureusement, le cheminement habituel des acteurs sociaux du « Tiers Monde », et un problème de dimension sociologique. Car on ne peut pas ne pas faire ce travail de critique de sa propre histoire, comme de celle de ses aînés. Tous les acteurs sociaux se trouvent à un certain moment dans une situation de dominé par rapport à d'autres. C'est une question, évidemment, de degré. Mon choix de travailler en utilisant l'arsenal théorique d'Elias et de Bourdieu s'explique aussi par leur engagement, qui a dépassé leur origine, pour plaider en faveur de l'universel.

Je ne me présente pas comme le héros à imiter, mais mon expérience personnelle m'a éclairé sur un certain nombre de points et de problèmes que je retrouve lorsque j'analyse l'ensemble de l'immigration. J'utilise mon expérience particulière pour élaborer des analyses et comprendre de l'intérieur les problèmes qui se posent à l'immigration en général.

Le désir d'étudier la configuration des imams d'Amsterdam est dû, aussi, aux longues années passées à travailler avec les immigrés à la radio nationale néerlandaise, dont certaines émissions s'adressaient aux populations marocaines. J'ai eu la chance de collaborer avec le professeur Mohammed Arkoun à l'installation d'une chaire de culture et de philosophie islamique à l'Université d'Amsterdam, chaire destinée également à un public non universitaire. Nous avons organisé, parfois même dans des mosquées, des dizaines de rencontres avec des fonctionnaires néerlandais, des étudiants, des chercheurs, des journalistes, de jeunes Marocains et de jeunes Turcs, des femmes migrantes. Le travail d'Arkoun a eu un impact considérable sur la politique néerlandaise envers l'islam. Arkoun a œuvré et œuvre encore en faveur d'un droit de cité de l'islam en Europe ; il entend lui donner un nouvel espace de réflexion, « loin des manipulations idéologiques des pays étrangers ». Mohammed Arkoun milite pour une « lecture laïque du Coran » et pour la non-confusion des « trois instances *dīn* (religion), *dawla* (état), *dunya* (monde)»[12]. Par ailleurs, la lecture des travaux fascinants de Bourdieu sur la genèse du champ religieux et sur l'épiscopat[13] en France a joué également un grand rôle dans ma recherche. Bourdieu, qui a recueilli de précieux témoignages, n'a pas été sans m'inspirer dans le choix définitif de ma problématique, acceptée et encadrée par Abram de Swaan. Ce dernier m'a offert son amitié, son savoir et son hospitalité, en partageant avec moi durant quelques mois son propre bureau, où le travail et l'esprit de Norbert Elias sont toujours présents. Norbert Elias a introduit dans la pensée sociologique un mode de pensée relationnel, anti-substantialiste avec lequel Bourdieu a une parenté profonde. Ainsi chez Elias, la notion de configuration n'est pas sans rapport avec celle du champ de Bourdieu, mais elle est en même temps très

différente. Me basant sur les méthodes de travail de Bourdieu, d'Elias et d'Arkoun, j'aborderai dans cette recherche l'univers religieux des musulmans marocains vivant dans une grande ville européenne : Amsterdam. En ce qui concerne la transcription des mots arabes, j'ai utilisé pour ceux qui n'existent pas dans la langue française l'*Encyclopédie de l'Islam,* et le *Petit Robert* pour ceux qui, en revanche, sont d'usage courant en français (p.e. *cheikh*).

Je tiens tout d'abord à remercier les professeurs Johan Goudsblom, Kees Schuyt, Peter van der Veer, Willy Jansen, Aafke Komter, la Amsterdamse School voor Sociaal-Wetenschappelijk Onderzoek, José Komen, Hans Sonneveld, David Bos (qui a fait un travail formidable sur les pasteurs néerlandais[14]), Johan Heilbron, Geert de Vries, Kathinka Bijlsma, Mathias Duyves, Sandra Chedi, Abdelhak et Taoufik Filali, Driss Boujoufi, Mohamed Cherouti, Abdou Mnebhi, Mohamed Rabbae, les imams, les mosquées, les organisations marocaines: le KMAN et l'UMMON, l'ACB, Gert-Jan Harbers, le professeur Anton Wessels, Kees Wagtendonk, Els Agsteribbe, Gijs von der Führ, le pasteur Haspels, Peter Strikwerda, Clemens Cornielije, Artha Ament, Frits Bolkestein, Jos van Rey, Hans Dijkstal, Rick van der Ploeg, Annelize van der Stoel, Hella Voûte, Khaled Ouadah, Marijke Jansen, Esther Mosselman (pour la mise en page), Stephan Sanders, Anil Ramdas, Christophe de Voogd, les membres de la commission chargée de lire cette recherche ainsi que mon double compatriote marocain et franco-néerlandais Claude Heurtaux, Melouki Cadat et Eve Livet qui ont relu ce manuscrit. Enfin je tiens à exprimer ma dette et ma profonde gratitude envers Mohammed Arkoun, Pierre Bourdieu et Abram de Swaan. Leur encouragement, leur aide, leur inspiration et leurs réflexions critiques ont contribué profondément à nourrir les chapitres de ce travail. Enfin, ma mère Aïcha, mon père Mohammed, qui a eu la gentillesse de m'expliquer le fonctionnement du *sharṭ* au Maroc, mes sœurs Fatiha et Leila, et mes frères Abdellatif et Adil. Ma femme Holli Semetko et ma fille Miriam qui m'ont donné la possibilité de terminer ce travail pendant les week-ends et les vacances - seuls moments libres qui me restaient parfois dans mon activité prenante de membre du Parlement néerlandais.

Notes Avant-propos

1 En néerlandais : *de pont*.
2 Ou lustration pulvérale c.à.d. quand l'eau manque, le fidèle peut simuler l'ablution obligatoire.
3 Entretien avec le journaliste Ali Lazrak le 14-5-1992.
4 Arkoun, 1984a : 11.
5 Ibid.,12.
6 Ibid.
7 Cf. De Swaan, « *Het joodse sentimentalisme betrapt* » in de Swaan, Heilbron et de Vries,1999.
8 Ces idéologies dogmatiques ont brisé le libéralisme dans les pays musulmans. « Et à partir de 1967, lorsque eut lieu la guerre des Six Jours, tout a explosé sous le coup de la réalité, et c'est à ce moment-là qu'est entrée en scène une fantasmagorie mentale encore beaucoup plus difficile à maîtriser, qui est celle de l'islamisme actuel. » Arkoun , 1984a: 222.
9 Sayad, 1992.
10 M.A.R.S (le Monde Arabe dans la recherche scientifique), 1995 : 7-32.
11 Louis Pinto fait la même remarque dans *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*: « ...il avait contribué à me libérer. » 1998 : 9.
12 Carré 1993 : 137.
13 Séminaire donné par Bourdieu à la Maison Descartes en 1990.
14 Bos, 1999.